III.

SÉANCE DU 11 MARS 1933.

Cette séance a été consacrée à la célébration du dixième anniversaire de la fondation de la Société, coïncidant avec l'adhésion du cinq centième membre.

Une centaine de membres ou amis de la Société se sont réunis à la Sorbonne, dans la salle du Rapprochement universitaire. M. A. Ernout, président, leur souhaite la bienvenue ; M. Marouzeau, administrateur, présente un Rapport sur l'activité de la Société pendant les dix années écoulées ; M. A. Meillet, ancien président, souligne le sens profond qu'a pris la fondation et le développement de la Société ; M. M. Durry, professeur à la Faculté des lettres de Caen, apporte le message des membres de province ; M. P. Faider, professeur à l'Université de Gand, celui des membres étrangers, et un télégramme latin de M. A. Oltramare, doyen de la Faculté des lettres de Genève, exprime le salut du groupe romand, première filiale de la Société.

La réunion s'achève en causeries autour du buffet, dans une atmosphère d'extrême cordialité.

Le compte-rendu de cette célébration sera donné en détail d'autre part (cf. ci-dessous, p. 33 et suiv.).

IV.

SÉANCE DU 13 MAI 1933.

Président : M. A. Ernout.

Membres présents. — MM. J. Bayet, H. Bernès, H. Bléry, J.-M. Bordenave, J. Carcopino, E. Cavaignac, A. Cordier, Mlle S. Daguerre, M. A. Dain, Mlle Y. Desdouits, MM. R. Durand, A. Ernout, Mlles J. Ernst, A. Freté, M. H. Gautreau, Mlle Guillemin, Mme P. Laurent-Schwob, MM. A. Loyen, J. Marouzeau, L. Mertz, J.-R. Palanque, Mlle H. Petré, MM. L. Pichard, A. Piganiol, Pinaud, R. Rabouam, E. Renoir, Mlle Tachauer, MM. J. Twombly, P. Vallette, J. Vendryes, Mlle J. Wuilleumier.

— M. Ernout, président, souhaite la bienvenue à plusieurs membres de province présents à la séance d'aujourd'hui : M. E. Cavaignac, de l'Université de Strasbourg ; M. J.-R. Palanque, de l'Université de Montpellier ; M. A. Loyen, professeur au lycée d'Orléans. Il faut se réjouir de cette participation active à nos travaux de membres habituellement

éloignés de Paris ; nos séances en prennent un sens et un intérêt particuliers.

M. Ernout présente à la Société le *Lexique de la terminologie linguistique* de M. Marouzeau, qui vient de paraître et dont on peut espérer qu'il servira de base aux travaux amorcés en vue de réaliser une unification internationale de la terminologie.

Il signale que notre confrère M. A. Yon a soutenu brillamment en Sorbonne ses thèses de doctorat, dont l'une, relative à la famille des des mots *reor*, *ratio*..., a fait, il y a quelques années, l'objet d'une communication à la Société.

— M. Marouzeau rend compte brièvement d'un voyage qu'il a fait récemment en Scandinavie, invité par les Universités de Copenhague, Lund et Stockholm, et se plaît à se faire l'interprète des sentiments qui lui ont été exprimés par tous les latinistes scandinaves à l'adresse de la Société.

Il fait part de plusieurs adhésions récentes, qui portent le chiffre des membres de la Société au delà de 500. Plusieurs de ces adhésions sont dues au zèle de notre confrère M. L. Mertz, qui a droit à toute la gratitude de notre Société.

Il signale que la Société vient de perdre un de ses membres les plus éminents : M. Hermann Jacobsohn, linguiste et latiniste illustre, professeur à l'Université de Marburg, privé de sa chaire et de son enseignement en raison de sa qualité d'israélite, s'est volontairement donné la mort. La mesure qui a poussé à cet acte un savant probe, dévoué à la science comme à son pays, provoquera un sentiment de douleur et de réprobation chez les membres d'une Société qui, ne connaissant au regard de la pensée ni frontières ni inégalités, se considère comme solidaire avec les savants de tous les pays.

M. Ernout, président, tient à associer la Société aux sentiments exprimés par M. Marouzeau et rappelle en quelques mots émus ce qu'a été la belle carrière scientifique de Hermann Jacobsohn, un des savants qui faisaient le plus honneur à la science de son pays.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Palanque présente une étude sur *deux correspondants de saint Ambroise : Orontien et Irénée*. Sur ces deux personnages, à qui sont adressées vingt lettres sur un total de quatre-vingt-six, une lecture attentive des textes peut nous renseigner. Quoique les éditeurs bénédictins de saint Ambroise aient cru devoir distinguer deux Orontien, il s'agit, en réalité, du même homme, un Oriental, peut-être Syrien, de famille chrétienne, venu à Milan recevoir les directives de l'illustre évêque. — Irénée, qui a reçu onze lettres, si l'on suit l'édition romaine

de préférence à celle des Mauristes, est, lui aussi, un Oriental, peut-être un Hellène d'Égypte, non pas un clerc, comme on l'a supposé, mais plutôt un officier récemment converti, sans doute en service dans la garde impériale à la cour de Vienne. Ces relations épistolaires avec deux personnages d'origine orientale attestent le rayonnement exercé par l'évêque de Milan.

II. — M. A. Loyen recherche *ce qu'était l'Albis* pour Claudien, XXI, 226, et pour Sidoine Apollinaire (*Carm.*, VII, 391). On a souvent, dans ces deux passages, traduit Albis par « Elbe » ; mais il s'agit dans le texte des deux poètes de campagnes conduites sur le Rhin ou même en Belgique. L'abbé Dubos songeait à l'Alve, rivière des Ardennes. M. Jullian voyait dans l'Albis la Rauhe Alp ou Jura de Franconie. M. Loyen montre par des comparaisons de textes que l'Albis de Claudien n'est qu'un souvenir de Tacite et prouve par des citations de Florus et d'Aelius Spartianus qu'un Romain même lettré du IVe siècle n'avait plus aucune idée de la distance séparant l'Elbe du Rhin. L'Albis pour Claudien et pour Sidoine n'a plus aucune réalité géographique ; c'est un simple souvenir littéraire, et l'usage qui en est fait s'explique moitié par l'entraînement de l'hyperbole, moitié par ignorance.

M. Vendryes, en s'associant aux conclusions de M. Loyen, les appuie par quelques observations relatives au peuple nomade des Bastarnes ; MM. Ernout, Carcopino, Marouzeau attirent l'attention sur diverses confusions géographiques commises par les anciens : Lucain semble bien prendre le Vosegus pour un fleuve ; Salluste place Cirta au bord de la mer ; Virgile et Lucain confondent Pharsale et Philippes.

III. — M. Vendryes, étudiant *la formation de la seconde conjugaison latine*, attire l'attention sur le suffixe *-ē-*, qui non seulement marque l'état (*dolēre, manēre, rubēre*), mais sert à exprimer une sensation causée par un objet extérieur (*uidēre*, verbe réceptif). Il propose d'expliquer la formation des verbes comme *iubēre, censēre, fatērī, mēderī*, par le fait que l'action désignée par ces verbes était inspirée ou imposée au sujet par une puissance extérieure, dont le sujet était conçu à l'origine comme l'organe irresponsable et inconscient.

Le détail de la démonstration fera l'objet d'un article qui paraîtra dans le prochain fascicule de cette *Revue*.